

COMPRENDRE LES PRATIQUES DE SOCIABILITÉ ALIMENTAIRE DANS UNE SOCIÉTÉ AFRICAINE. LES AMBUUN¹ DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

Munzimi J. M. MUNZELE²

Introduction

Chercher à comprendre les pratiques de sociabilité alimentaires de l'individu social dans une société africaine n'est pas une tâche aisée. Aux difficultés liées à l'absence de sources écrites³ (qui sont par ailleurs surmontables) viennent se greffer des obstacles divers qui rendent difficile toute exploration. Pour cela, les efforts du chercheur se doivent d'être doublés, triplés voire quadruplés pour espérer des résultats significatifs. Cette perspective exige de la part de ce dernier une vision holistique de la question pour avoir un regard qui porte sur la politique, l'économie, la symbolique, etc. A défaut d'un regard multidimensionnel, les résultats qu'il pourrait livrer seraient biaisés. C'est là toute la complexité de la question.

Aujourd'hui, l'individu social est un acteur pluriel qui se définit au travers de multiples rôles qu'il joue dans la société. Cette pluralité de rôles fait de lui un maillon essentiel sur lequel se focalisent toutes les attentions. Il est doté d'une ingéniosité qui lui permet de répondre par exemple, à ses besoins alimentaires. Ainsi manger devient un acte culturel codifié qui lui confère un rôle social à jouer. Compris en ce sens, l'accomplissement de la pratique culinaire est mis non seulement en parallèle avec le statut individuel mais souligne également les pratiques de sociabilité qui en résultent.

Problématique

Face aux dynamiques concomitantes, transversales et horizontales qui régulent les évolutions contemporaines, quels outils d'analyse les sociologues traitant des sociétés africaines doivent-ils utiliser pour rendre intelligibles leurs pratiques de sociabilité ? Quels regards ces sociétés portent-elles sur l'individu ? Quelle est la place qui lui est réservée ? Les questions ainsi formulées le placent au cœur de la réflexion sociologique comme un élément prégnant dont la centralité demeure toujours actuelle. Une observation de l'univers social des Ambuun suggère de recourir à une grille de lecture qui prend en compte la pluralité des rôles et l'importance de l'individu social. Cette problématique s'inscrit dans la filiation de dialogue des cultures et pose la question de l'individu social dans des contextes locaux.

Hypothèses

Nous postulons que les pratiques de sociabilité évoluent en fonction du cycle de la vie, des facteurs mésologiques et économiques qui les sous-tendent. L'emprise de la

¹

² Docteur en sociologie ; Professeur-visiteur à l'Université de Lubumbashi en République Démocratique du Congo, Conseiller agricole à OCIV-Migration et Développement

³ Les sociétés africaines sont essentiellement celles de l'oralité. Et l'on sait que le discours oral se détériore avec l'usure du temps. Ce qui est à la base des interprétations fantaisistes.

hiérarchie sociale est réelle sur les pratiques alimentaires. Il est possible dans ce contexte de déceler les mécanismes mis en place par l'autorité lignagère pour monopoliser le contrôle des ressources alimentaires.

Méthodologie

L'étude des pratiques alimentaires mbuun et des sociabilités qu'elles engendrent sont appréhendées ici dans une perspective à la fois synchronique et diachronique. L'intérêt d'une telle démarche est double : d'abord, elle rejoint les préoccupations d'une sociologie en profondeur pour laquelle nous souscrivons⁴. Ensuite, grâce à l'observation participante⁵, il est possible de croiser les données qui en résultent avec le discours sur les prises alimentaires afin de mettre au point une approche adaptée.

Quelques considérations théoriques

L'énoncé de cet article nous plonge au cœur de la sociabilité comme concept autour duquel va s'ébaucher tout notre argumentaire. D'où l'intérêt qu'il y a à le décrypter et à le théoriser. Notre approche de la sociabilité⁶ repose sur deux paradigmes conceptuels : premièrement, la sociabilité désigne un ensemble de pratiques socialement différenciées qui mettent en présence les groupes ou les individus. La manière dont ces pratiques se systématisent constitue un modèle de sociabilité : « L'intérêt du concept de sociabilité est de permettre des mises en relations formelles entre des domaines divers du réel : formation et socialisation des individus, modèles d'intégration des différentes classes sociales, constitution d'une identité sociale par l'affirmation d'un style de vie propre, modèles de rapports concrets entre individus d'un même milieu social ou de milieux différents »⁷.

deuxièmement, la sociabilité est un processus interactif dans lequel les individus choisissent les formes de communication, d'échange qui les lient aux autres. Ils peuvent alors, soit afficher une volonté de reproduction sociale en acceptant d'être un simple objet ou produit de la socialité, soit développer des dynamiques créatives à travers des interrelations qu'ils cherchent à provoquer...⁸.

⁴ La sociologie en profondeur telle que préconisée par Georges GURVITCH cherche à appréhender la réalité sociale sous forme de paliers. Cette réalité est composée de couches superposées qu'il convient de décrypter dans tous leurs aspects et strates en profondeur pour avoir une vision pluridimensionnelle des évolutions en cours.

⁵ Cette contribution fait suite à notre thèse de doctorat (cfr. références bibliographiques). Elle a été réactualisée par de nombreux séjours sur le terrain. Revêtant deux casquettes puisqu'à la fois fils du terroir et sociologue, nous avons pris la distance et le recul nécessaires qu'imposent le métier de sociologue pour rendre compte de ces pratiques qui se construisent sous nos yeux.

⁶ Lire Georges GURVITCH : *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1950 et *Le Traité de sociologie*, Vol. 2, Paris, PUF, 1967, mais aussi ses articles :

- « Analyse critique de quelques classifications des formes de la sociabilité » in *Archives de philosophie du droit et de sociologie juridique*, 1935, (n°3-4), pp. 43-91,
- « Essai d'une classification pluraliste des formes de la sociabilité » in *Annales sociologiques*, 1937, pp. 1-48. Se référer à ce sujet ETIENNE. F, *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850*, Paris, Eds. Recherches sur la civilisation, 1986, p. 15.

⁷ GWENAEL. L, « La sociabilité alimentaire s'accroît », in *Economie et Statistique* n°352-353, 2002, pp. 191-211.

⁸ Jean Pierre CORBEAU affirme que, dans le premier cas, le comportement des individus résulte uniquement des facteurs sociaux prétendant les déterminer. Ils font leurs les cadres sociaux représentant l'équilibre précaire d'un ordre établi ou largement admis et les codifications ritualisées régissant son fonctionnement... Dans le second paradigme qui exprime le mieux la sociabilité, les individus imaginent des stratégies permettant de satisfaire leurs passions, leurs désirs, d'inventer de nouvelles formes de rapports aux autres, de transgresser des codes perçus comme insatisfaisants ou désuets. Ils peuvent aussi, par une série de hasards, être impliqués dans des relations

Partant de ces deux paradigmes, nous appréhendons la sociabilité comme le caractère de ce qui est sociable, ouvert à ses proches et au monde. Dans sa dimension extérieure, la sociabilité apparaît comme un ensemble de solidarités vécues à travers ses aspects festifs, de gaieté. Cela ne saurait occulter sa dimension intérieure qui demeure en corrélation avec les conflits de gestion inhérents à toute communauté.

Mais la question de l'individu social ne se limite pas à cette conceptualisation théorique. Elle évoque également les trajectoires culturelles individuelles qui touchent au statut social comme son corollaire naturel. Qu'en est-il alors du statut ? Concept polysémique, le statut s'entend ici dans la perspective du contrôle social. Il est alors « un modèle d'action socialement déterminé en vertu des valeurs qui ont cours dans la société »⁹.

D'après l'ethnologue Siegfried Nadel, cette perspective relève trois attributs essentiels qui configurent toute société : fondamental, important et périphérique¹⁰. En se basant sur l'attribut fondamental, soutenons qu'il est révolu le temps où le statut de l'individu était totalement prescrit. Aujourd'hui, la place dévolue à chacun dans la société dépend des variables méritocratiques qui instituent une dynamique interactionnelle avec l'individu. Le statut se négocie dans un rapport de forces permanent qui le considère avant tout comme « une position s'inscrivant dans une hiérarchie, qu'elle soit de revenus, de pouvoir, de culture ou de prestige »¹¹. Compris en ce sens, le statut recouvre deux dimensions impliquant un jeu de rôle social attribué à chaque individu. Comme il prescrit une position, le rôle l'actualise et la dynamise. De ce point de vue, chaque société impose à ses membres trois types de comportements et de rôles : prescrits, attendus et effectivement joués comme le révèle l'étude des pratiques de commensalité chez les Ambuun. Cette étude souligne la corrélation entre le statut social et les pratiques de sociabilité.

L'achèvement de ces préalables conceptuels permet à présent d'abord, de penser l'individu social comme acteur des modèles de sociabilité résultant des rapports inhérents aux modes de vie, à l'organisation sociale et des contraintes propres aux acteurs. Ensuite, il ouvre la voie à l'approfondissement des pratiques de sociabilité dans la société mbuun.

Hiérarchie sociale et sociabilité alimentaire

Il s'agit de s'interroger principalement sur les types de rapports de sociabilité alimentaire qu'entretient la hiérarchie sociale avec les membres du lignage. Dans les sociétés dites traditionnelles, l'un des enjeux de l'hospitalité et de la cuisine est de répondre à « la satisfaction des besoins des personnes présentes, conformément à la hiérarchie et à l'organisation sociales »¹². Les Ambuun vivent en lignages (*eyor*). A la tête de chaque groupement lignager se trouve un chef (*mpfuum*). Il est pour les paysans, le garant de leur souveraineté et le premier parent de la communauté. A ce titre, il bénéficie de certains avantages qui le mettent à l'abri de la précarité. Par conséquent, il est indispensable qu'il soit doté des moyens nécessaires en vue de lui permettre de bien

échappant à toute logique prévisionnelle... Lire le même auteur dans « Socialité, sociabilité... sauce toujours » in *Cultures, nourriture, Internationale de l'imaginaire*, Nouvelle série, n°7, Babel, Maison des cultures du monde, 1997, pp. 69-81.

⁹ COSTER (de) M, *Introduction à la sociologie*, Bruxelles, De Boek Université, 1997, P. 115.

¹⁰ L'attribut fondamental permet d'accéder à un statut qui se gagne principalement à la faveur du mérite, de l'exploitation de dispositions naturelles. Les attributs importants relèvent des droits et des obligations tandis que les attributs périphériques sont le fait de l'image et des stéréotypes.

¹¹ ETIENNE. J, et al, *DICTIONNAIRE DE SOCIOLOGIE. Les Notions, les mécanismes et les auteurs*, Paris, Hâtier, 1997, p. 273.

¹² FISCHLER. C, *L'Homnivore*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 390.

assumer ses responsabilités dont les implications religieuses et sociales sont évidentes.

Sur le plan religieux, l'autorité du chef présente un caractère sacré qui fait de lui un intermédiaire privilégié entre les vivants et les ancêtres défunts. Les membres du lignage sont convaincus qu'il agit et parle au nom de ces derniers. Sur le plan social, il est le principal justicier. Son emprise est réelle dans le règlement des différends entre membres. Il veille également à la redistribution des ressources alimentaires. Pour cela, divers mécanismes illustrent cette réalité dans les faits.

Parmi ces mécanismes, notons d'abord l'exercice d'un contrôle sur les productions agricoles. Le mortier pour piler le manioc et la pierre à broyer le millet se trouvent chez le chef du lignage. Les femmes et les filles meublent leur journée de travail en conversant. Pour les plus jeunes d'entre elles, ces conversations constituent une occasion de socialisation puisque les femmes des notables sont là pour les encadrer. Elles suivent toutes les discussions et prodiguent des conseils à celles qui en expriment le besoin. Le moindre écart de langage peut donner lieu à un châtement. Le rôle de ces femmes des notables dépasse le simple encadrement. Car, pendant la cueillette, elles contrôlent et surveillent la production individuelle. C'est une réelle pression qu'elles exercent afin que chaque femme augmente son rendement.

Ensuite, les disponibilités alimentaires sont frappées de réservations¹³. Celles-ci sont des exclusives alimentaires que les notables imposent sur certaines nourritures qu'ils désirent manger. Une nette distinction doit être établie entre les réservations générales, les réservations permanentes et les réservations personnelles.

Les réservations générales concernent certaines bêtes sauvages comme les reptiles (les boa : *mbom*) et les bêtes à écailles (les pangolins : *nk'ekiel*) qui demeurent une nourriture des notables, des hommes et des aînés ;

Les réservations permanentes sont constituées de bétail. Leur nombre élevé augmente le prestige du lignage et rend le chef plus puissant par rapport aux différends qui peuvent survenir avec les autres lignages. Le bétail sert de gage. Ceci est d'autant plus rassurant que personne ne court le risque d'être vendu comme esclave (pratique qui n'est plus d'actualité de nos jours) ;

Les réservations personnelles touchent des parties spécifiques de la viande comme la mâchoire inférieure (*labang*), la rate (*etoo*) d'une antilope, le gésier (*mfutsi*) d'une volaille, etc. qui sont destinées aux notables, aux aînés ou aux chefs de famille.

Le chef de lignage (*mpfuum eyor*) est au cœur de tout le système social. A ce titre, le rôle qu'il joue paraît important dans la vie de ses sujets. Toujours proche d'eux, il fait preuve de disponibilité et d'un sens de l'écoute qui contribuent à entretenir son capital social. Une autre grande qualité attendue de lui est la générosité. Elle est en Afrique, « un attribut essentiel du pouvoir dans la plupart des sociétés traditionnelles »¹⁴. Le devoir de générosité auquel est soumis le chef lignager impose à la société une obligation de réciprocité vis-à-vis de celui-ci. Le tribut qu'il perçoit sur les produits de la cueillette, de la chasse ou de la pêche est une conséquence de cette générosité. Même les tireurs de vin doivent s'acquitter de ce droit. C'est pourquoi, boire avec le chef signifie aussi apporter chez ce dernier sa calebasse de vin et tous les ingrédients indispensables (noix de cola *laten* et *ebees*, etc.) pour agrémenter la soirée. De même, les invités de passage chez lui sont reçus avec respect et honneur. Il partage avec eux nourriture (à base de bouillie de millet qui s'accompagne de viande et de légumes) et boissons. Cela signifie qu'ensemble ils

¹³ Le mot réservation désigne dans ce texte l'ensemble des mécanismes mis en place par les notables afin de s'accaparer toutes les ressources alimentaires existantes ou potentielles.

¹⁴ SAHLINS. M, Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives, Paris, Gallimard, 1972, p. 181.

peuvent trinquer (vins de palme *man a nsam'*, de raphia *man' mà ajuus'*...) et déguster des amuse-gueule comme les cacahouètes, etc. De manière générale, le chef dîne en compagnie de quelques notables mais rarement seul. Le soir dans sa cour, autour d'un chalumeau, s'assoient ses femmes et les notables. Les membres du lignage lui témoignent également leur affection, leur respect. Ils lui apportent une assistance matérielle : biens de consommation (vins de palme, de raphia...) et tout autre don en nature. Ces gestes et marques de sollicitude ne le laissent pas indifférent. Pour un don reçu, le chef connaît le sens de la réciprocité attendue de lui dans les moments difficiles surtout en qualité de premier parent de la communauté lignagère.

L'individu et la sociabilité alimentaire

Manger, loin d'être une sinécure, constitue « un phénomène total signifiant une appartenance sociale, affirmant un lien sociétal et affectif, participant à la construction d'une identité culturelle... »¹⁵. L'acte de manger détermine les cadres sociaux d'appartenance et insère l'individu dans un univers codé qui a ses principes propres. Le décor ainsi planté institue des rapports qui imposent à quiconque possède plus qu'un autre, de partager son excédent. La quête de nourriture s'effectue sur la base d'une répartition des tâches liée au genre et au rang de naissance.

Cette division du travail, qui réserve aux femmes des tâches domestiques telles que l'approvisionnement en eau et en bois de chauffe, correspond à d'autres occupations masculines telles que tisser le raphia ou tendre des pièges... (attributs périphériques). Cette répartition des tâches répondait à un besoin d'organisation sociale¹⁶. Par ses capacités productives, la femme est comparée à la terre qui, elle, est ensemencée ; cela laisse penser à ce qui touche à la production comme labourer, semer et récolter. Ce type d'organisation a permis aux Ambuun d'harmoniser leur *modus vivendi et facendi*.

Le décryptage de leur mode de vie prouve l'existence des règles de réciprocité horizontales et verticales (décrites ci-haut), c'est-à-dire des règles qui touchent aussi bien le sommet de la hiérarchie que la base. Celles-ci sont renforcées par divers mécanismes organisationnels¹⁷ qui militaient en faveur des solidarités internes entre membres du segment lignager. Des solidarités indispensables au fonctionnement du système social. Dans les sociétés pré coloniales africaines, « les droits, les biens, les personnes circulent entre groupes selon un mécanisme complexe de prestations et de contre-prestations »¹⁸. L'individu est soumis à un faisceau d'obligations et de droits. Des relations verticales et horizontales consolident sa qualité de membre. Pour ainsi dire, l'hospitalité est vécue dans l'espace social (lignage) sous forme de prestation, de redistribution, de dons et de contre-dons. Il est facile d'aider un ami ou un voisin à construire sa maison, sans pour autant qu'il ait à donner de l'argent. Ce geste ne signifie nullement la gratuité au sens strict. Il s'agit d'un prêt de service qui s'accomplit dans un cadre lignager. A ce sujet, il est courant, dans un village, qu'un groupe de gens consente à travailler à tour de rôle, sur le champ de chacun ; ce n'est ni un travail à perte, ni du bénévolat : c'est un échange de service, une sorte de « tontine ». L'appréhension d'une telle attitude est mal

¹⁵ CORBEAU. J. P, « Manger: les rêves, les transes et les folies », in *Bastidiana*, n°31-32, juillet-décembre 2000, pp. 281-292.

¹⁶ La notion d'organisation est appréhendée ici dans le sens où l'entend FRIEDBERG. E. Elle est définie comme un groupement « des ensembles humains formalisés et hiérarchisés en vue d'assurer la coopération et la coordination de leurs membres dans l'accomplissement de buts donnés », cité par ETIENNE. J et al, *op. cit*, p. 234.

¹⁷ DURKHEIM. E, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1967, p. 24.

¹⁸ COLLEYN. P, *Eléments d'anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, 1997, p.124.

comprise dans un cadre marchand où la rationalité économique qui conditionne la satisfaction des besoins individuels est plus importante que toute autre considération. Se replacer dans le contexte lignager de la division du travail, observer les mécanismes de production et de redistribution, bref un aréopage qui tient au savoir culturel de la société permet une meilleure approche du champ social considéré.

En outre, le respect de la hiérarchie sociale et les rapports fraternels que le mbuun entretient au sein du lignage sont un investissement de premier ordre (attributs importants). En sa qualité de membre, l'individu valide a l'obligation de rendre service et aussi d'être assisté. Le fait que l'essentiel des besoins sociaux soit satisfait par la production du groupe a pour conséquence d'augmenter la dépendance entre individus. Cette interdépendance rend impossible toute forme de compétition économique qui a pour finalité l'accumulation des richesses.

Par contre, la compétition sociale est vécue sous forme d'un accroissement de la cellule domestique au travers du mariage et de la détention de certains biens de prestige. La primauté du social sur l'économique est une caractéristique de bon nombre de sociétés du Tiers-Monde. Cela dans la mesure où leur économie est construite sur une base d'autosubsistance et que, par ailleurs, l'échange n'a pas une finalité économique. Chez les Ambuun par exemple, l'homme agit de manière non pas à privilégier son intérêt personnel, ni à détenir des biens matériels, mais à sauvegarder son statut, ses relations sociales. L'importance qu'ils accordent aux biens matériels se justifie à cette fin. Pour eux, le travail accompli de manière individuelle n'octroie pas un revenu personnalisé. L'échange de service est à ce point tel que tous les membres du lignage ont des obligations et des devoirs les uns vis-à-vis des autres. Ce qui est important, c'est le niveau social général de la communauté. L'observation de ces multiples séquences recèle des liens de sociabilités qui structurent les rapports sociaux, déterminent le statut de l'individu et favorisent l'hédonisme.

Ainsi, un système dans lequel le statut de tout individu est prescrit récuse à l'avance l'émergence de toute initiative personnelle dans un contexte différent du système initial. Comme les rôles sont consignés dans la tradition, les activités économiques (comprenant aussi bien la production que la consommation alimentaires) sont conciliables avec le système culturellement adopté. L'enchevêtrement de l'économique et du social est à ce point indéniable. A cette dynamique holistique de régulation sociale par laquelle les Ambuun harmonisaient leur mode de vie s'est juxtaposée celle de l'économie capitaliste qui privilégie la recherche tous azimuts du profit. D'où l'émergence de nouveaux types de rapports sociaux qui remettent en cause le modèle d'organisation paysan préexistant.

Le système d'organisation occidental fait de l'individu un agent économique autonome qui prend part au processus productif. Son organisation du travail implique que chaque tâche accomplie soit l'objet d'une rémunération individuelle. Avec ses ressources monétaires, l'individu a une panoplie de choix alimentaires. Par son individualisme, il caresse l'espoir de tout acquérir. Il se doit même de produire un sens à son existence en fonction de ses ressources et dispositions¹⁹. Cela à travers les multiples situations auxquelles il se trouve confronté. L'autonomisation individuelle réduit significativement les relations de dépendance.

Cette dynamique occidentale diffère du système d'organisation mbuun dans lequel le collectif donne sens à l'individuel. La prédominance de la collectivité sur l'individu oriente et détermine toute l'organisation sociale. On comprend alors l'importance que les Ambuun accordent aux pratiques de solidarité, au partage, à la communion alimentaire qui demeurent pour eux une manière d'enchâsser la vie économique. Ils démontrent que

¹⁹ MENDRAS. H, *Eléments de sociologie*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 62.

les pratiques de sociabilité ne doivent pas être reléguées au second plan au profit de la seule logique marchande. C'est pourquoi, chez eux, l'échange de nourriture ne renvoie pas seulement à la satisfaction des besoins biologiques, mais répond également à une exigence éthique, c'est-à-dire, une attente : le partage (cette solidarité porte en elle les tares qui conduisent à un nivellement par le bas). La preuve nous est apportée par le sens de sociabilité qui entoure l'ingestion d'aliments. Les Ambuun ne sont pas les seuls à faire prévaloir ces habitudes. Chez les Lega²⁰, par exemple, le discours alimentaire est aussi très fourni. Ils affirment sans ambages : « *Wa kwimina nda te wobe* », ce qui signifie : « qui prive ton ventre de nourriture n'est pas tien, ne te veut pas du bien ».

Pratiques de sociabilité et hédonisme

Les pratiques de sociabilité sont un ensemble de comportements résultants uniquement des facteurs sociaux prétendant les déterminer. Ils font leurs les cadres sociaux représentant l'équilibre précaire d'un ordre établi ou largement admis et les codifications ritualisées régissant son fonctionnement...²¹.

En effet, appréhender la dégustation dans une approche *stricto sensu* n'est pas une distraction gastronomique. C'est un acte par lequel se construit le goût. Les Lega déclarent: "*Ukulya indi akulwan'ishibo*", ou « qui mange guerroye », pour inviter les uns et les autres mais surtout les enfants à plus de civilités au moment du dîner. Partager la nourriture est perçu dans cette société comme la manière la plus adéquate de souhaiter une longue vie à un pair ; de contribuer à son épanouissement tant physique que mental. C'est aussi un signe tangible de l'affection que l'on porte à quelqu'un. Loin d'être mécaniques, ces solidarités internes sont des régulatrices de la vie sociale de la communauté. Elles sont une réponse à la logique économique actuelle. Dans cette perspective, la parenté, la fraternité sont des signaux forts qui doivent être attestés et étayés. Bref, elles ont des vertus par excellence qui participent à l'harmonisation des liens en partageant avec autrui vivres et boissons. En Afrique et ailleurs, plusieurs expressions traduisent cet état d'esprit.

La Littérature *mbuun* est assez prolifique. Les Ambuun affirment : « *Osam ye mwan anga nguul ambena kuta* »²² ; ou « l'amitié avec le fils de l'éleveur se lie avant » (sens littéral) ; sous-entendu, l'amitié est un bien précieux qui s'entretient au jour le jour. Elle ne s'improvise pas. Le jour où ce dernier abat son porc, tu pourras être servi le premier. Cet adage révèle que les pratiques de solidarité cachent des valeurs de réciprocité sur la base desquelles s'établissent les contacts entre individus. Le renforcement des alliances et des liens communautaires en sont la résultante. Ceux-ci militent en faveur d'une plus grande cohésion sociale. Cette sociabilité s'exprime à plusieurs occasions : mariage, deuil, construction des cases, etc. A l'heure de la moisson par exemple : parents, amis et connaissances prennent plaisir à étaler leurs savoirs manuel et gastronomique. En outre, une part est toujours réservée aux absents. Ce qui traduit cet esprit d'entraide. De même, la délimitation des frontières de cette convivialité est assez fluide puisque à tout moment, un parent, un ami ou une connaissance peut réclamer à boire et à manger. Cela ne gêne personne. C'est normal. Cela ne signifie nullement que la mendicité est encouragée, et encore moins la paresse. Loin de là, les paysans *mbuun* savent se prendre en charge. Ainsi, le proverbe suivant (universellement connu) : "Si tu me donnes un poisson, je mangerai un jour. Si tu m'apprends à pêcher, je n'aurai plus jamais faim" fait partie de leur savoir-vivre.

Festoyer est avant tout pour un Ombuun une façon de communiquer son affectivité, son amour, son intimité. C'est aussi une façon de rompre avec la routine

²⁰ Une de nombreuses communautés ethniques de la RDC habitant la province du Sud-Kivu.

²¹ CORBEAU. J. P, *op.cit*, pp. 281-292.

²² MUNZELE Munzimi. J. M, 2000, *op. cit*, p. 115-123.

quotidienne. Le plaisir de l'appétence est réel dans la mesure où l'ensemble de la communauté peut satisfaire à ses besoins alimentaires. Se sustenter se conjugue différemment des pratiques d'ostentation auxquelles nous convient les sociétés contemporaines où l'individualisme régnant a pour seul credo « le chacun pour soi ». L'hédonisme relève de la communion partagée. Un plaisir qui autorégule les liens d'amitié et de fraternité. Somme toute, l'acte de manger remplit une fonction d'unicité et de cohésion.

Comme nous pouvons le souligner, manger fait devenir *consanguins*²³. Mais est-ce encore le cas dans le contexte actuel ? En effet, l'observation des conduites alimentaires tend à démontrer qu'actuellement, ces pratiques connaissent un fléchissement tant les sociétés contemporaines ne semblent plus en mesure de promouvoir de telles valeurs. Nous assistons aujourd'hui à des bouleversements qui touchent à tous les domaines de la vie.

Evolution contemporaine des pratiques de sociabilité

A l'instar de toutes les sociétés du Tiers-Monde, les Ambuun connaissent une érosion des valeurs qui régulaient leur vie dans l'univers traditionnel. Les pratiques de sociabilité qui étaient le fondement de la vie sociale et permettaient de limiter le déséquilibre entre membres du lignage subissent de plein fouet les contrecoups de la crise économique qui sévit dans le pays. Le pouvoir de l'argent influe sur les relations humaines. Il agit de manière subtile sur les individus et leur attribue un statut différent de celui du contexte lignager. La détention de la monnaie et le souci d'accumulation des biens matériels incitent à l'individualisme qui structure les rapports sociaux en fonction du critère monétaire. La solidarité prise dans son sens *stricto sensu* est réduite à sa plus petite expression. Elle contribue au remodelage social.

Ce remodelage est perceptible aujourd'hui à partir de l'observation de certains éléments de la vie quotidienne comme les disponibilités alimentaires, les réservations alimentaires, l'exode rural, l'organisation du travail agricole, etc. De nos jours, les hommes participent activement aux travaux agricoles. Ils assurent le transport des cossettes de manioc. Ce qui autrefois était l'apanage des seules femmes. De même, les aliments et les habitudes alimentaires ont subi une nette évolution. Dans la société mbuun actuelle, les aliments traditionnels (*nkwes ndzum, okieng*) associés aux modernes (boîtes de conserves, poisson salé...) donnent lieu à une troisième catégorie que nous appelons aliments tradimodernes²⁴.

Pour ce qui est des disponibilités alimentaires, les activités de la cueillette et la récolte des champignons se sont soustraites à la surveillance des notables. L'espace du pilage s'est délocalisé. Chaque famille est en mesure d'acquérir un mortier et un pilon. Le chef de lignage a perdu tout droit de regard sur l'assiette de ses membres.

Que dire des réservations alimentaires ? Elles ont complètement disparu. Chaque famille dispose librement de ses ressources alimentaires. Le chef de lignage et les notables ont perdu toute emprise sur celles-ci. Les habitudes de manger à tour de rôle disparaissent également avec les contingences de la vie actuelle.

L'exode rural contribue également à réduire de manière significative les pratiques de sociabilité et les jeunes sont tentés par une vie citadine. A la fin de leurs études, ils sont peu enclins à retourner dans leur milieu d'origine. Le besoin de trouver un emploi

²³ ANTEBY. L, « Alimentation, différenciation sexuelle et identité ethnique chez les Juifs éthiopiens en Israël », in *Information sur les Sciences Sociales*, Vol. 34, n°3, 1995, pp. 633-662.

²⁴ Tradimoderne est un néologisme qui vient des mots traditionnel et moderne. Il désigne ici l'association des aliments traditionnels (issus du terroir) avec ceux de l'agro-alimentaire (issus de la modernité). Ces deux types d'aliments subissent une dose de culturalité pour donner naissance aux aliments tradimodernes.

hypothétique et rémunérateur les conditionne. Le milieu rural perd ainsi ses forces vives et son dynamisme. Cette perte est difficilement compensable. Par ailleurs, la diminution de la solidarité vis-à-vis de certaines catégories sociales telles que les vieillards, les enfants et les malades se poursuit inexorablement. Par contre, le temps consacré au travail s'accroît suivant un schéma de la société occidentale.

Cette reconfiguration des espaces sociaux tétanise les sociétés du Tiers-Monde. Les Ambuun en font les frais. Le constat est aussi simple : l'autorité lignagère est mise à mal par des nouvelles formes de régulation qu'induisent les échanges économiques et restructurent les espaces sociaux. L'écartèlement de ces espaces domestiques permet à chaque individu de jouir d'une autonomie et d'une liberté de choix de ses mets, de ses habitats, de son (sa) conjoint (e), etc. se démarquant ainsi de l'autorité coutumière.

La tendance la plus marquée dans ce contexte est que le membre de lignage qui possède le plus a la plus grande considération de sa lignée, à commencer par celle du chef. C'est en fait lui qui redistribue ses avoirs, parfois par l'entremise du chef. Ceci constitue une véritable révolution sociale en milieu traditionnel africain.

Conclusion

A travers cette contribution, nous nous sommes attachés à démontrer que le statut de l'individu n'est plus déterminé par la tradition mais par le mérite et l'effort individuel. Cette évolution est associée à l'introduction de l'économie capitaliste qui a désintégré les structures domestiques sans complètement les anéantir. Cette désintégration entraîne des changements profonds dans le tissu social. Ceux-ci s'accompagnent d'une réelle violence qui angoisse les Ambuun.

La superposition de ces deux dynamiques (africaine et occidentale) tend à inverser les rapports sociaux en attribuant à l'homme mbuun un statut non plus en fonction de son rang de naissance, de son sexe, de son âge, etc. mais en se basant sur d'autres critères tels que le travail individuel, la compétitivité, la valeur de la prestation, l'esprit d'entreprise, etc. au détriment de l'approche mésologique qu'ils ont développée jusqu'alors. En dépit de cet écartèlement, les pratiques de sociabilité (telles que décrites ci-haut) subsistent et témoignent du ciment social qui soude encore les liens en communauté.

Pour mieux appréhender les bouleversements sociaux et cerner les enjeux en cours, un regard critique et multiréférentiel s'impose de façon à orienter et à envisager toute perspective de changement social. Les Ambuun eux-mêmes ne sont pas figés. Ils participent à l'évolution contemporaine où se côtoient tradition et modernité. Ces mutations affectent l'ensemble du maillage social. En rendre compte nous paraît pertinent.

La sujétion à cette nouvelle forme d'organisation impose-t-elle aux Ambuun de repenser tout leur mode de vie ? Aujourd'hui, plus qu'hier, ils savent qu'il est difficile voire impossible de reconstituer les structures qui ont présidé à leur mode de vie. Cependant, tout en préservant les éléments jugés positifs de leur tradition, ils doivent accepter l'apport correspondant de ceux issus de la modernité. Cette symbiose leur permettrait de mener une existence harmonieuse.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTEBY. L, « Alimentation, différenciation sexuelle et identité ethnique chez les Juifs éthiopiens en Israël », in *Information sur les Sciences Sociales*, Vol. 34, n°3, 1995, pp. 633-662.
COLLEYN. P, *Éléments d'anthropologie sociale et culturelle*, Bruxelles, Editions de l'Université Libre de Bruxelles,

- 1997.
- CORBEAU. J. P, « Le Manger, lieu de sociabilité, quelles formes de partage pour quels types d'aliments », in *Prévenir*, n°26, 1994, pp. 203-217.
- CORBEAU. J. P, « Manger: les rêves, les transes et les folies », in *Bastidiana*, n°31-32, juillet-décembre 2000, pp. 281-292.
- CORBEAU. J. P, Socialité, sociabilité... sauce toujours » in *Cultures, nourriture, Internationale de l'imaginaire*, Nouvelle série, n°7, Babel, Maison des cultures du monde, 1997, pp. 69-81.
- COSTER (de) M, *Introduction à la sociologie*, Bruxelles, De Boek Université, 1997
- DURKHEIM. E, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1967.
- ETIENNE. J et al, DICTIONNAIRE DE SOCIOLOGIE. Les Mécanismes, les Notions et les Auteurs, Paris, Hâtier, 1997.
- FISCHLER. C, L'Homnivore, Paris, Odile Jacob, 1990.
- GWENAEL L, « La sociabilité s'accroît » in *Economie et Statistique* n°352-353, 2002, pp. 191-211.
- MENDRAS. H, *Eléments de sociologie*, Paris, Armand Colin, 2001.
- MUNZELE MUNZIMI. J. M, « Sens et signification du rêve dans la culture Ambuun », in CORBEAU. J. P, (dir.), *REVE ET SOCIETES*, n°41-42, janvier-juin 2003, pp. 113-123.
- MUNZELE MUNZIMI. J. M, « Les mythologies autour de la faute originelle », in DUVIGNAUD. J, (dir.), *SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE*, n°35-36, juillet-décembre 2001, pp. 203-211.
- MUNZELE MUNZIMI. J. M, « Conception de l'univers chez les Ambuun », in RAVELET. C, (dir.), *REGARDS SUR L'AFRIQUE NOIRE*, *Bastidiana*, n°33-34, janvier-juin 2001, pp. 179-192.
- MUNZELE MUNZIMI. J. M, « L'Acte de manger en milieu rural africain », in CORBEAU J. P, (dir.), *CUISINE, ALIMENTATION, METISSAGES*, *Bastidiana*, n°31-32, juillet-décembre 2000, pp. 115-123.
- MUNZELE MUNZIMI. J. M, Reconstruction d'une identité culturelle à travers la filière agro-alimentaire. Analyse socio-anthropologique du manger chez les Ambuun, thèse de doctorat en sociologie, Université François Rabelais de Tours, France, 1999.
- POLANYI. K, La Grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps, Gallimard, Paris, 1983.
- SHALINS. M, Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives, Paris, Gallimard, 1972, p. 181.